

1

Dès six heures, ce matin-là, Sauveur Roca était dans son champ, assis sur son tracteur. Le soleil perçait à peine à l'est et ne se devinait que par une lueur verdâtre à l'horizon. Roca, les muscles encore engourdis par le sommeil, se laissait bercer par la pétarade rapide et régulière de son moteur diesel et tractait à faible allure une lourde charrue métallique portée par un attelage trois-points. L'homme souvent bâillait ; parfois sa tête tombait vers le volant et il se fût endormi à ce moment si un soudain soubresaut de la machine ne le remettait brutalement à la réalité de son travail. Il clignait alors fortement des yeux, se frottait le visage de sa main sèche et tâchait de se consacrer à son labour. En tant que vigneron, Sauveur Roca était peu accoutumé à retourner les champs en tracteur. Il possédait une cinquantaine d'hectares de terres, non loin d'Elne et les trois quart étaient couverts de vignes. Seule cette parcelle, représentant donc un quart de ses exploi-

tations, était laissée en friches. Roca s'était décidé, non sans de longues hésitations, à enfin labourer cette partie de ses terres afin de varier ses sources de revenus. Depuis quelques dizaines d'années, la consommation de vin en France n'avait cessé de baisser et il ne souhaitait pas, comme nombres de ses amis, au mieux survivre de subventions, au pire abandonner son métier de toujours. Il s'était résolu à sacrifier ces quinze hectares de terre, à en arracher les ceps de vigne, à les broyer, à en faire une terre propre à d'autres cultures. Lesquelles ? Il l'ignorait encore. Des serres peut-être, ou des vergers. Il repensait à ses ancêtres. Alors que la lueur à l'est s'éclaircissait, il s'imaginait qu'ils l'observaient passer et repasser pour ôter les derniers ceps, les dernières souches, les derniers sarments enfouis sous la terre à la fois calcaire et schisteuse. Par chance, ses aïeux n'avaient que très peu répandu sur leurs champs, de génération en génération, de ce sulfate de cuivre, communément appelé « bouillie bordelaise », destiné à lutter contre les nombreux parasites et bactéries de la vigne. C'est ainsi que sa terre était restée « propre », selon ses termes, propre à accepter d'autres plantations, d'autres cultures. Cela faisait maintenant presque une heure qu'il arpentait inlassablement cet espace, en tous sens, cette étendue d'argile semblable à une mer aux brunes vaguelettes. Il en distinguait maintenant la couleur :

chocolat, tellement chocolat qu'il la découvrait avec gourmandise sous le soleil naissant, qu'un appétit soudain lui vint, qu'il eut envie de descendre de son tracteur pour en prendre dans la main et la goûter. Il sourit de cette pulsion qu'il jugea étrange et poursuivit son travail. Au loin, vers l'ouest, Elne, la ville où il vivait, apparaissait, couverte de jaune, d'orange et d'ocre. D'abord les deux tours de la cathédrale Sainte-Eulalie-et-Sainte-Julie ; puis la couleur ruissela sur les tuiles des maisons bâties sur la colline ; enfin elle se répandit en contrebas et alluma de rose toute la brume tapie dans les champs environnants. Roca s'éveillait complètement en même temps que sa ville, en même temps que la nature, tant les trois éléments : la ville, la nature et l'homme ne faisaient qu'un. Le champ vierge de culture apparut à Roca dans toute sa quiétude, toute sa poésie. Des perdrix et quelques mouettes se disputaient déjà le grouillant repas porté à la surface par le labour.

Soudain, le tracteur s'arrêta et le moteur cala. Roca vérifia le niveau d'essence puis remit le moteur en route. Il eut beau donner de la puissance, les deux roues arrières patinaient et projetaient des gerbes de boue.

– Oh ! Qu'est-ce qui t'arrive, Sauveur ?

A cent mètres, sur un chemin de terre, Clovis, un jeune viticulteur observait de son pick-up son collègue empêtré dans l'argile. Sauveur considérait

les coutres de sa charrue emmêlés à de nombreux branchages.

– Je crois que je suis coincé ! dit-il, il me faudra de l'aide...

Le jeune Clovis démarra en trombe et disparut dans les faubourgs d'Elne. On le revit peu après, serti dans son tractopelle, bringuebalant, fier et souriant de pouvoir prêter main-forte à son collègue.

– Qu'est-ce qu'il fout là, cet arbre ?

Sauveur scrutait, stupéfait, l'enchevêtrement de troncs et de branches, dont la mâchoire d'acier du tractopelle avait du mal à venir à bout. C'était un chêne. Enorme, colossal. Une heure se passa. Le soleil luisait maintenant franchement dans le ciel et l'excavation était devenue gigantesque.

– Laisse tomber, Clovis... Je vais faire venir Martinez... Il a les engins qu'il faut... Il ira plus vite...

Etait-ce le bruit du tractopelle qui l'empêchait d'entendre ? Ou plutôt la fierté, l'orgueil de vouloir achever le travail commencé ? Clovis ne répondit pas. Il transpirait, suait, dégoulinait, les yeux fixés sur le grand trou, ne faisant qu'un avec sa machine.

Enfin, la totalité des branches fut extraite. Clovis pensa un instant en avoir fini, quand la pelleteuse buta bruyamment contre une matière compacte.

Un rocher ? Sauveur sauta dans l'excavation et n'en crut pas ses yeux. Il découvrit une section de

bois de presque un mètre de diamètre qui paraissait s'enfoncer plus encore dans la terre.

– Laisse tomber, Clovis, répéta t-il, tu as enlevé les branches, mais il y a encore le tronc... Il est énorme... Tu n'y arriveras pas, ou alors tu vas foutre en l'air ton engin...

Clovis resta un moment interdit, haletant, la pelleteuse suspendue toute maculée de boue. Il n'en revenait pas : habituellement, les arbres dans les champs sont retrouvés couchés et il est alors assez facile de les défaire. Ce gros chêne semblait avoir été brutalement submergé de boue, comme surpris par une vague de terre qui l'aurait laissé là, debout, fiché dans la caillasse.

– Je vais dégager autour... dit Clovis.

Sans attendre la réponse de son aîné, il entreprit d'ôter la gangue de terre qui agrippait l'arbre. Par chance, le tronc était moins haut qu'aurait pu le faire craindre le volume de ses branchages. Il atteignit bientôt les racines, qu'il prit soin de rompre à grands coups de pelleteuse.

– C'est bon, Clovis, tu as fait ce que tu as pu...

– Attends... J'ai peut-être ce qu'il faut...

Sans même éteindre son engin, le jeune homme sauta dans la boue et courut jusqu'à son pick-up. Il en revint avec un long câble souple qu'il fixa d'un côté à l'attache-remorque du tractopelle et qu'il enroula de l'autre autour du tronc.

– On va y arriver... On va y arriver... dit-il en remontant dans l'engin.

La lutte dura de longues minutes. De nombreuses fois, le tractopelle se cambra sur ses roues arrière et menaça d'être englouti dans l'excavation. Le moteur hurlait, dans un vacarme tel que quelques promeneurs du matin s'arrêtèrent, s'interrogeant sur les raisons d'un tel acharnement. L'engin avançait et reculait sans cesse, dans un épouvantable boucan. Une inquiétante fumée noire, semblable à de la suie, commençait à s'échapper du capot. Clovis ne se contrôlait plus, les yeux écarquillés, la mâchoire serrée, tous ses muscles tendus et ruisselants.

– Arrête ! Arrête ! cria Sauveur.

Une explosion eut lieu, tandis que le tractopelle fut projeté en avant, emmenant avec lui le tronc du chêne qui menaça de rouler sur l'agriculteur. Le silence se fit, seulement troublé par les cris de quelques perdrix qui s'éloignaient, épouvantées.

– On l'a eu ! lança Clovis en descendant de son engin, un peu penaud.

– Tu es cinglé ! Tu as bousillé le tracto de ton père ! Il va être fou de rage...

– On l'a eu... se contenta de répéter le jeune homme en souriant.

Le tronc gisait dans le champ. Le soleil baignait à présent tout l'horizon de sa lumière. Les promeneurs avaient repris leur marche.

Les deux hommes s'avancèrent sur les bords de l'excavation. Ils scrutèrent le fond, là où le chêne avait sculpté et enfoncé ses racines dans les profondeurs. Quand leurs yeux se furent habitués à la pénombre, ils distinguèrent soudain des formes blanchâtres entremêlées, enchevêtrées les unes aux autres.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? grommela Sauveur.

Il descendit avec précaution, glissant plusieurs fois sur les pentes d'argile collantes.

– Des os ! cria t-il à Clovis, des os ! Il y en a des centaines et des centaines...

Clovis était resté au bord, le corps et la tête tendus, les deux mains sur les genoux.

– Des os ? dit-il, des os humains ?

– Non, il sont trop gros... je...

Sauveur Roca venait de repérer quelque chose. Il se baissa puis se mit à tirer ce qui semblait être un os plus volumineux que les autres et qu'il parvint à extraire dans un fracas d'os entrechoqués.

Stupéfait, il se contenta, les bras tendus, de brandir vers Clovis son impressionnante découverte.

C'était une défense d'éléphant.